FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2017

13 sept – 31 déc

DOSSIER DE PRESSE

JAN MARTENS

Rule of Three

Service presse :
Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Raphaëlle Le Vaillant – assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

© Jan Martens

JAN MARTENS

The Rule of Three

Concept, **Jan Martens**
Avec Steven Michel, Julien Josse, Courtney May Robertson
Musique *live* créée et interprétée par NAH // Costumes, Valérie Hellebaut
Lumières, Jan Fedinger // Diffusion internationale, A Propic - Line Rousseau et Marion Gauvent

Production GRIP // Coproduction deSingel International Artcampus ; Le Gymnase CDC I Roubaix – Hauts de France ; Tanzhaus nrw (Düsseldorf) ; Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de STUK Arts Centre et Grand Theatre // Avec le soutien financier du gouvernement flamand et de la ville d'Anvers // Avec le soutien de King's Fountain
Spectacle créé le 28 septembre 2017 à deSingel International Artcampus (Anvers)

Inspirée par trois schèmes qui privilégient la forme courte, la création *Rule of Three* débusque un chemin tout particulier entre concert performé, recueil de nouvelles et mur Facebook ou canal YouTube, naviguant de drames contemporains en faits divers.
Dans une ambiance de discothèque hardcore signée *live* par NAH, aux couleurs métal, avant-jazz, *noise*, punk ou électro-industrielle minimale, la succession de tableaux dansés promet une surprise à chaque virage. S'ensuivent scènes courtes ou ludiques et friandises iconiques, plus langoureuses et scandées. La dentelle finement écrite de ces scènes éparses mais liées donne la sensation de se perdre dans les pages d'un livre. D'épures en massifs de strates rythme/lumière/mouvement, la variété du paysage peut aussi bien exhaler un parfum de nonchalance chaotique que donner le diable au corps. Rebelle, fougueux, direct, mais rigoureux voire mathématique, le travail chorégraphique de Jan Martens rejoint le style indompté et brut des tambours de NAH pour se cristalliser en une confondante et délicieuse symbiose. Danse et musique, organiquement, s'imbriquent. Servie par deux collaborateurs de longue date, Steven Michel et Julien Josse, et la nouvelle recrue Courtney Robertson, cette œuvre déroule une méditation sauvage sur les contrastes de notre époque, l'engourdissement et l'explosion, le décidé et l'intuitif, le cœur et la raison.

THÉÂTRE DE LA VILLE / ESPACE CARDIN
Jeudi 9 au mercredi 15 novembre
Lundi au samedi 20h30, relâche dimanche
––––––
18€ à 30€ / Abonnement 15€ et 20€
Durée : 1h

Contacts presse :
Festival d'Automne à Paris
Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13
Théâtre de la Ville / Espace Cardin
Marie-Laure Violette
01 48 87 82 73 | mlviolette@theatredelaville.com

ENTRETIEN
Jan Martens

Jan Martens, dans* Rule oh Three*, c'est la première fois que vous mettez la musique au cœur de la pièce, au point qu'elle semble en être la force motrice ?
Jan Martens : Avec chaque spectacle, j'essaye de poursuivre le chemin de mon travail personnel, mais aussi d'ajouter quelque chose que je n'ai jamais expérimenté auparavant. La musique est toujours un choix important dans une pièce de danse, de même que travailler sans musique est un choix. C'était celui que j'avais fait avec *The Dog Days are Over,* pour ces huit danseurs qui sautent, afin de mieux donner à entendre la sonorité des chaussures.
Ici, la musique est effectivement le point de départ du spectacle. L'idée même de *Rule of Three* est venue d'une vidéo de NAH que j'ai vue par hasard sur un blog de musique, une très belle vidéo, mais dans laquelle il n'apparaît pas. Je ne pouvais donc pas deviner s'il s'agissait d'un groupe ou d'un soliste. Après quelques recherches, j'ai découvert que c'était un *one man's band*. Il crée des combinaisons entre des compostions antérieures à la batterie et ses *live*. Je lui ai écrit, à Bruxelles, puis je l'ai vu jouer et là, en live, je me suis dit : « C'est fantastique ! Il faut qu'on travaille ensemble. » Pour le spectacle, nous envisageons de décliner les trois possibilités : *live* exclusif, musique enregistrée, combinaisons.
L'autre raison pour laquelle j'ai eu envie de travailler avec lui, c'est que mes deux derniers spectacles reposent sur une tension particulière qui leur donne comme une ligne dramaturgique unique ; à l'opposé, la musique, surtout sous forme de concert, rejoint parfaitement la collection d'histoires courtes que je voulais explorer. Les variations musicales provoquent des changements d'atmosphère et donc un renouvellement de l'intention des danseurs. Je voulais m'octroyer une liberté par ce biais pour varier les langages au sein d'un même spectacle. J'avais choisi jusqu'à présent *un* langage par spectacle, et je pense qu'il peut d'autant plus onduler aujourd'hui à l'intérieur d'une pièce que nous avons acquis une capacité à passer d'une ambiance à une autre à toute vitesse, notamment du fait de notre familiarité avec des interfaces telles Facebook ou Youtube qui, d'une vidéo joyeuse et légère nous fait passer à un témoignage sur une maladie grave, par exemple.

C'est la forme de la pièce ; en est-ce aussi un peu le fond ? Est-ce ce que vous souhaitez évoquer, ces sauts considérables (et inconsidérés) entre légèreté et gravité, opérés en une seconde aujourd'hui ?
Jan Martens : En tout cas, nos cerveaux ont acquis, comme nouvelle compétence, celle de changer de registre très vite, et j'ai eu envie d'explorer cette aptitude nouvelle. Oublier la tristesse d'un drame et sourire deux minutes après. Oblitérer des choses horribles tout autour de nous, car nous n'y avons porté qu'une fraction de pensée. C'est en effet ce que j'aimerais toucher avec ces histoires courtes qui changent radicalement d'atmosphère.

Est-ce l'une des raisons pour lesquelles cette pièce fait la part belle à la répétition ? Car qui dit* zapping *dit redite : on tombe irrémédiablement sur les mêmes images. D'ailleurs, le musicien que vous avez choisi, sous ses dehors* rock noisy*, est très imprégné de musique répétitive…
Jan Martens : J'adore, en général, la répétition. J'adore ça dans ce qu'elle a de plus paradoxal : elle déploie un panel d'angles de vue. Alors qu'elle montre une même chose, elle renouvelle le regard. Elle offre une possibilité de revoir la même chose, mais sous une autre approche. Ou des focus. D'une manière ou d'une autre, la répétition fournit un zoom. C'est une invitation à ralentir notre pensée pour regarder de nouveau. Mieux regarder. Elle permet au regard d'approcher un autre détail que celui sur lequel il s'était spontanément porté lors de la première vue d'ensemble. De même que NAH, dans sa musique, répète les choses mais en changeant à chaque fois un petit élément, peu à peu, très lentement.

En ce qui concerne les danseurs, vous faites danser deux complices, Steven Michel et Julien Josse, et une nouvelle recrue : Courtney May Robertson. Comment l'avez-vous choisie et pourquoi ?
Jan Martens : C'était quelque chose de très intuitif. Je l'ai vue dans un spectacle que je n'ai pas aimé du tout. Mais j'ai été captivé par sa présence.

Elle a sauvé le spectacle ?
Jan Martens : Elle a sauvé le spectacle (rire), oui, mais vraiment ! Elle a quelque chose de très spécial : elle est à la fois toute petite, elle paraît toute fragile et en même temps elle est extrêmement forte. À l'image, c'est une femme-enfant très fébrile, mais dès qu'elle commence à bouger, tu te dis : ah, okay ! Je ne vais peut-être pas trop m'approcher ! Elle a une androgynéité tout à fait surprenante. Et il se trouve qu'à présent, j'ai envie de travailler avec de la danse. Car je suis chorégraphe et je fais des spectacles de danse, bien sûr, mais, jusqu'ici, j'ai toujours contraint les danseurs dans leurs capacités. Je les limite souvent. Dans *The Dog Days are Over,* ils ne font que sauter. Dans *Sweat baby sweat*, c'est *slow motion* tout au long de la pièce. Et je sais que, dans cette pièce-là, les enchaînements de formes courtes, avec cette musique, généreront vraiment de la danse.

Vous avez voulu faire enfin plaisir à vos danseurs, en fait (*sourire*) ?
Jan Martens : Oui… Mais aussi… Pendant de nombreuses années, j'ai détesté le mouvement qui ne veut ou ne peut rien dire, le mouvement abstrait ; pour moi, la danse n'avait pas à être nécessairement dynamique, tonique, ce qui fait que, parfois, ce que j'ai produit n'a pas été perçu par tous comme de la danse. Or je suis un peu revenu sur cette idée ces derniers temps, et *Rule of Three* fera la part belle aux mouvements abstraits. En tout état de cause, je pense qu'avec ce spectacle, il n'y aura pas de doute, il s'agira bien de *danse*. Ce ne sera plus une question. Le rapport entre corps, physicalité et musique sera plus évident. Et c'est donc aussi pour ça que j'ai choisi Courtney. C'est vraiment une danseuse, au sens où elle aime utiliser tout son corps, jusqu'à ses extrémités, pour s'exprimer.

Pourquoi avoir intitulé votre spectacle La Règle de Trois ?
Jan Martens : C'est une bonne question. D'abord parce que c'est la première fois que je travaille avec trois danseurs. J'ai fait beaucoup de duos. Et puis, la règle de trois, c'est un équilibre, une organisation. À trois, tout prend un sens « organique ».

On parle de « la règle de trois » en français. Et l'expression est mathématique : cette règle permet de résoudre des problèmes de proportions. C'est un produit en croix qui conduit en effet en quelque sorte à « l'équilibre » en trouvant l'inconnue, x, le quatrième élément. Justement, qualifieriez-vous votre travail de « mathématique » ?
Jan Martens : Oui, pour moi, la forme et la structure sont vraiment la base de la pièce. Mais, cette fois-ci, je veux qu'à la fin, cela ne se sente plus, ne se perçoive presque plus. Dans *The Dog Days are Over*, le travail avec les structures mathématiques était limpide, explicite. Ici, la forme donne l'intention, donne l'émotion et disparaît derrière elles. Ce ne sont pas les danseurs qui jouent la forme. La forme préexiste, elle est le socle de la pièce et mes danseurs sont les transmetteurs du langage choisi. Je pense que certaines structures seront très mathématiques, dans leurs entrelacs avec la musique, mais que d'autres scènes ne seront pas mathématiques du tout. Mais, dans son ensemble, la pièce sera très construite, notamment avec des duos qui reviennent, mais dans lesquels les danseurs changent : un duo homme-femme est repris, mais en duo masculin, ou en miroir : l'homme a le rôle féminin et réciproquement. C'est une chose que j'ai beaucoup expérimentée, notamment avec un spectacle pourtant très différent, *The Common People*, qui tourne actuellement.

C'est la pièce que vous avez créée avec des amateurs de Roubaix, en tant qu'artiste associé au Gymnase, CDC de Roubaix ?
Jan Martens : Oui, c'est un spectacle pour lequel je travaille avec quarante personnes dans chaque ville d'accueil. Je les divise en deux groupes. Les deux groupes ne se rencontrent jamais au cours du processus. Le spectacle est précisément composé de vingt rencontres entre des personnes qui ne se sont jamais rencontrées. Ils reçoivent un script et le script tourne pendant la soirée. C'est ce qui m'a donné l'envie de décliner cette idée pour *Rule of Three.* Parce que, parfois, on a un duo entre un homme de soixante-dix ans et un jeune homme de quinze ans, script qu'on retrouve une heure plus tard entre une femme de trente ans et un homme de trente ans. C'est très intéressant de laisser les performeurs prendre le rôle comme ils le veulent. Le script est le même mais les propositions sont très diverses, et ce sont les leurs.

***Y a-t-il un lien, un fil rouge entre les différents tableaux vivants dans* Rule of Three ?**
Jan Martens : Je ne sais pas encore quel sera le fil rouge. Ce que je sais, c'est qu'il y aura une très claire unité, mais qu'elle n'apparaîtra que vers la fin du spectacle. Au début, cette disparité de langages sera mystérieuse, questionnera le spectateur. Puis, les contrastes, notamment de par la répétition structurelle de scènes, s'agenceront en une seule entité.

Cela signifie-t-il que vous allez préférer un travail au plateau, directement avec les danseurs et le musicien, à une pré-écriture chorégraphique ?
Jan Martens : Oui, et cela aussi est nouveau pour moi. Par exemple, *The Dog Days are Over* était écrit dans ma tête avant le début des répétitions. Ici, la relation entre le batteur et les danseurs sera essentielle et c'est quelque chose que je ne veux pas prédéfinir. Ce que j'ai pour le moment, c'est une atmosphère, l'intention précise de travailler sur les contrastes et l'idée de la danse qui s'inspire de la musique avec un rapport corps-son très dense.

C'est donc une vraie expérience, une aventure pour vous aussi ?
Jan Martens : Complètement, et je suis très heureux de sentir que j'en suis à un point de mon parcours où je peux me permettre de me donner cette liberté. Je suis à un endroit de confiance pour commencer la création de ce spectacle avec le peu de choses que j'ai. Parce que ce que je veux est très clair, mais comment y arriver ? Ca, ça l'est moins (*sourire*).

Diriez-vous que ces sauts d'un climat à un autre composent une forme de fable dansée sur les contrastes du monde d'aujourd'hui ?
Jan Martens : Intéressant... Oui, sans doute... Oui, bien sûr, même. C'est un thème que j'ai un peu abordé avec mon solo *Ode to the Attempt*. C'était la première fois que je travaillais la forme courte : je suis seul sur scène, avec mon ordinateur ; là, la résonnance avec le monde contemporain, Internet, la toile, le virtuel, est évidente... Mais oui, ce nouveau spectacle parlera aussi de ça.... Mais moins au premier degré. Mais j'aime le terme « fable » que tu as utilisé, en tout cas. Oui, j'aime le mot.

Propos recueillis par Mélanie Drouère

BIOGRAPHIE

Né en 1984 en Belgique, **Jan Martens** étudie à l'Académie de danse de Tilbourg, puis au Conservatoire de danse d'Anvers (2006). Il est interprète pour différents chorégraphes (Koen De Preter, United-C, Mor Shani, Ann Van den Broek), avant de développer ses propres créations chorégraphiques, dès 2009.
Les travaux de Jan Martens explorent la possibilité d'un équilibre parfait, d'une symbiose entre la narration et le conceptualisme. Il ne cherche pas à créer un nouveau langage chorégraphique, mais façonne, recycle et recontextualise des idiomes existants, pour que de nouvelles idées puissent émerger. Au-delà de la complexité de l'écriture et la virtuosité physique, ses œuvres donnent à voir la beauté de l'être humain dans son incomplétude.
Dans *i can ride a horse whilst juggling so marry me* (2010), Jan Martens dresse le portrait d'une génération de femmes évoluant dans une société dominée par les réseaux sociaux.
Son diptyque « love duets » (2011) – constitué des deux spectacles *a small guide on how to treat your lifetime companion* et *sweat baby sweat* – explore la relation homme-femme.
En parallèle, Jan Martens est invité à produire des spectacles au Dansateliers, au Meekers et à l'AHK. Son spectacle *pretty perfect* (2012) est une coproduction dansateliers / Conny Janssen Danst.
Au cours de la saison 2012-2013, il créé les solos *BIS* interprété par Truus Bronkhorst et *LA BETE* interprété par Joke Emmers, et signe, en collaboration avec Peter Seynaeve, le spectacle *VICTOR*, duo entre un garçon et un homme.
En 2013, il est artiste en résidence au Centre International d'Arts chorégraphiques d'Amsterdam, avec le soutien de DansBrabant et Fracasci.
Ses dernières créations sont *Ode to the attempt* (2014) autoportrait interprété par Jan Martens et *The Common People* (2016), portrait d'une ville à travers 40 habitants.

janmartens.com

Jan Martens© Renate Beense

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
46e édition

156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com